

AVANT-PROPOS

De nombreuses sculptures antiques représentent Renommée, divinité ailée fille de Gaia, embouchant une trompe pour dévoiler et répandre les secrets des mortels. Ces généreuses allégories semblent avoir séduit le facteur d'instruments à vent Auguste Besson qui baptise « Renommée » une trompette destinée au Régiment des Cent Gardes de Napoléon III.

Ainsi, comme l'a chanté Georges Brassens, la musique vient-elle, même militairement, au secours de la parole pour déranger celui qui « serein, contemplatif, ténébreux, bucolique... refuse d'acquitter la rançon de la gloire », pourtant si recherchée de nos jours.

Ce livre en deux parties (Jacques Lanfranchi pour les textes, Rémy Jacobs pour les musiques), en jetant un regard global sur l'œuvre de Georges Brassens, s'efforce de dégager les idées chères à l'auteur et de découvrir les choix musicaux du compositeur.

Ses thèmes de prédilection ont été abordés par nos grands littérateurs. On peut penser que Brassens y a trouvé des sources d'inspiration. Nos propositions de

voisinage entre lui et les écrivains sont inventoriées sous la rubrique « le panier » de Georges. Elles ne retirent rien à son talent, ni à son originalité. Elles ne remettent aucunement en cause sa place de « grand » de la chanson française. Les rapprochements littéraires suggérés ne prétendent évidemment pas à l'exhaustivité et bien d'autres « proximités » peuvent être avancées.

Replacée dans le contexte de son époque, la personnalité musicale de l'auteur-compositeur-interprète est examinée à travers quelques-unes de ses chansons les plus significatives. Citations et exemples musicaux permettent de mieux appréhender la singularité de sa voix, de sa technique poétique, de son talent d'instrumentiste et de sa manière d'écrire ses musiques.

Au fil de ses emblématiques trouvailles se dessine l'inimitable style Brassens.

N'ont été retenues que les chansons enregistrées par Georges Brassens, disponibles dans le commerce, y compris *Les Débuts de Brassens en privé, 1952-1955* où l'on trouve quelques titres restés longtemps inédits.

On y a ajouté les *Chansons posthumes* interprétées par Jean Bertola mais entièrement écrites par Georges Brassens, ainsi qu'une chanson, « Jean rentre au village », présente dans les inédits 1953-1980, interprétée celle-ci par son auteur.

Figurent aussi quelques titres interprétés par d'autres : « Le Bricoleur » (Patachou), « Le Chapeau de Mireille » (Marcel Amont), « Le Myosotis » (Sacha Distel), « Maman, papa » (Patachou, et où Brassens intervient pour un couplet).

PAROLES

1

LES HISTOIRES D'AMOUR

Passions sans entraves qui finissent bien, passades galantes sans lendemain, mésaventures plus ou moins tumultueuses qui se terminent mal, les histoires d'amour sont diverses et ondoyantes.

Les plus belles, celles aux issues heureuses, ne sont pas si nombreuses. L'exemple le plus abouti est sans doute « Il suffit de passer le pont ». L'aventure est si plaisante, si charmante, que le héros accepte même de gaieté de cœur un avenir aux jardins des supplices, l'enfer, avec sa belle, jardin considéré pour la circonstance comme celui des délices puisque les amoureux ne seront plus séparés :

*On n'a plus rien à se cacher,
On peut s'aimer comm' bon nous semble,
Et tant mieux si c'est un péché :
Nous irons en enfer ensemble*

On retrouve ce sentiment de tranquille confiance dans « Clairette et la fourmi », avec promesse d'un avenir radieux car le tendre sentiment se fortifie avec le temps :

*De jour en jour notre amourette
Se raffermi*

« J'ai rendez-vous avec vous » annonce également une conclusion bienvenue, du moins si l'on en croit le héros qui attend dans une douce euphorie la prochaine rencontre avec l'aimée dont le cœur est toujours prêt à s'enflammer. Alors, pas de soleil, pas de logis, pas de pain, qu'importe :

*La lumière que je préfère,
C'est celle de vos yeux jaloux...
La demeure que je préfère,
C'est votre robe à froufrous...
Le menu que je préfère,
C'est la chair de votre cou...
La fortune que je préfère,
C'est votre cœur d'amadou*

Ces histoires sont plus lumineuses encore lorsque les déshéritées retiennent l'attention, font l'objet de considération. C'est la laissée-pour-compte mal chaussée et mal attifée des « Sabots d'Hélène » :

*Les sabots d'Hélène
Étaient tout crottés,
[...]
Son jupon de laine
Était tout mité,
[...]
Et le cœur d'Hélène
N'savait pas chanter*

ou la disgracieuse de « Don Juan » :

*Et gloire à don Juan, d'avoir un jour souri
À celle à qui les autres n'attachaient aucun prix!
Cette fille est trop vilaine, il me la faut*

Elles finissent par rencontrer le prince charmant, qui saura les comprendre, les apprécier, les aimer. Les histoires amoureuses sont d'autant plus harmonieuses qu'elles résistent à l'emprise du temps. Témoin, le mariage tardif de vieux parents (« La Marche nuptiale ») :

C'est dans un char à bœufs, s'il faut parler bien franc,

[...]

*Que les vieux amoureux firent leurs épousailles
Après long temps d'amour, long temps de fiançailles*

ou une liaison prolongée (« La Non-demande en mariage ») :

J'ai l'honneur de ne pas te demander ta main

et un attachement non démenti jusqu'à la mort de la part de la vieille femme qui repousse cette voix intérieure venue lui susurrer que son mari ne fut pas toujours fidèle (« Bonhomme ») :

*Car Bonhomme, il va mourir
De mort naturelle*

Un bémol dans cet optimisme sinon béat du moins satisfait, où perce une légère inquiétude : tout cela aura une fin, allusion au temps qui passe, thème qui sera abordé plus loin (« Les Amoureux des bancs publics ») :

*Quand les mois auront passé,
Quand seront apaisés leurs beaux rêves flamboyants
Quand leur ciel se couvrira de gros nuages lourds...*

Et (« La Chasse aux papillons ») :

*Mais tant qu'ils s'aimeront, tant que les nuages,
Porteurs de chagrins, les épargneront
I'f'ra bon voler dans les frais bocages*

À ranger dans un registre plus léger, moins profond, les anecdotes galantes. La polygamie n'y a pas droit de cité. Tout au plus est-on en présence d'un épris qui hésite entre deux beautés latines, Carmen et Francesca, non sans craindre que son double penchant ne soit découvert par l'une ou l'autre (« Entre l'Espagne et l'Italie ») :

*Si jamais l'une d'ell's un jour apprend
Qu'elle n'est pas tout à fait seule,
J'ai plus qu'à courir chez le tisserand
Choisir un linceul*

Pas de polygamie, soit, mais de l'adultère en veux-tu en voilà. Dans ce répertoire de l'infidélité, on fait peu de cas du mari trompé. Il est résigné, complaisant ou veule (« Le Cocu ») :

*Les galants de tout poil viennent boire en mon
verre,
Je suis la providence des écornifleurs,
On cueille dans mon dos la tendre primevère
Qui tenait le dessus de mon panier de fleurs*

Cocu mais content de pouvoir flatter les époux pour mieux approcher leurs femmes (« Lèche-cocu ») :

*Comme il chouchoutait les maris,
Qu'il les couvrait de flatteries,
[...]
Qu'il avait des cornes au cul,
On l'appelait lèche-cocu*

Les qualificatifs qu'on lui adresse ne sont pas tendres : c'est le « *sale cornard* » d'« Il n'y a d'honnête que le bonheur ». Du reste, ce trompé n'a que ce qu'il mérite du fait de sa sottise ou de son imprudente absence, même lorsque celle-ci est motivée par des

raisons professionnelles comme c'est le cas pour un installateur de parafoudre (« L'Orage ») :

*Toi qui sèmes des paratonnerres à foison,
Que n'en as-tu planté sur ta propre maison ?
Erreur on ne peut plus funeste*

Il est parfois complice de la situation (« Concurrence déloyale ») :

*Y'a ces p'tits bourgeois faux culs
Qui, d'accord avec leur cocu,
Clerc de notaire,
Au prix de gros vendent leur corps
Leurs charmes qui fleurent encor
La pomme de terre*

La femme n'est pas épargnée. Au « *sale cornard* » répond « *l'horrible mégère* » du « Grand Chêne ». Morale divertissante : le trompeur est parfois trompé (« La Traîtresse ») :

Le plus cornard des deux n'est point celui qu'on croit

Nous sommes à l'évidence dans la comédie légère. Mais une légèreté qui n'exclut pas la tristesse. Car beaucoup de ces histoires d'amour finissent mal. Certaines même ne commencent pas du tout lorsque la belle est inaccessible, surveillée par un être répugnant, sale au physique comme au moral (« Le Bistrot ») :

*L'est un vieux bistrot
Tenu par un gros
Dégueulasse*

Mais il est costaud le bougre ! Alors, prière de laisser les fantasmes au vestiaire (« Le Bistrot ») :

*Si tu fais ta cour,
Tâch' que tes discours
Ne l'agacent.
Sois poli, mon gars,
Pas de geste ou ga-
re à la casse!*

Fins malheureuses, aventures manquées pour des causes multiples.

Elles peuvent tenir à des circonstances diverses, sans autre motif que le désintérêt et la lassitude « Cupidon s'en fout » et « Sale petit bonhomme » :

*Et notre pauvre idylle a fait faillite,
Il est des jours où Cupidon s'en fout

Faut voir à pas confondre amour et bagatelle,
À pas trop mélanger la rose et l'immortelle*

Le dieu de l'amour remballe ses flèches et s'inscrit aux abonnés absents.

D'autres fois, les raisons sont connues. Un sursaut de décence devant une trop grande différence d'âge, fredaine qui risquerait de relever de la sanction pénale (« La Princesse et le Croque-notes ») :

*Tu as treize ans, j'en ai trente qui sonnent,
Gross' différence et je ne suis pas chaud
Pour tâter d' la paill' humid' du cachot*

Un événement fortuit sous la forme de l'intervention, ô combien inopportune, d'un animal, « oiseau de malheur », véritable chien dans un jeu de quilles qui ameuté les foules inconsidérément (« À l'ombre du cœur de ma mie »). Péripétie plus divertissante : la sanction d'une hiérarchie aussi stupide que sclérosée, celle de l'Éducation nationale, contre une jeune enseignante

adepte de méthodes pédagogiques jugées trop audacieuses (« La Maîtresse d'école ») :

*La maîtresse avait des méthodes avancées :
Au premier de la classe ell' promit un baiser*

Divertissement aussi avec un fantôme aux ressources insoupçonnées (« Le Fantôme ») :

*Eh bien, messieurs qu'on se le dis' :
Ces belles dames de jadis
Sont de satanées polissonnes*

Mais la tristesse est palpable, même quand la rupture s'inscrit dans l'inévitable, dans le cours normal des choses, quand tout rentre dans l'ordre (« Le Parapluie ») :

*Il a fallu qu'elle me quitte,
Après m'avoir dit grand merci,
Et je l'ai vu', toute petite,
Partir gaiement vers mon oubli*

Dans cette tonalité de l'affliction, des cas relativement rares, ceux où l'homme fuit car il a envie de changer d'air (« Au près de mon arbre ») :

*Parce que, depuis tant d'années,
C'était pas un' sinécure
De lui voir tout l' temps le nez
Au milieu de la figure*

ou parce qu'il s'esquive en se réfugiant à nouveau dans le rêve en « r'nonçant aux amours frivoles d'ici-bas » (« P... de toi »).

Le plus souvent l'issue malheureuse vient du comportement de la femme, frivole, légère, infidèle. Elle s'en va simplement parce qu'elle en a assez, généralement

sans raison avancée. Elle prend « *la clef des champs* » (« Une jolie fleur »), elle décampe le jour de l'équinoxe d'automne : « *Un vingt-e-deux septembre au diable vous partîtes* » (« *Le Vingt-deux septembre* »), elle quitte les lieux parce que son « *cœur se lassa* » (« Retouches à un roman d'amour de quatre sous »), parfois parce qu'elle a rencontré un autre amour, effet du hasard ou rendez-vous prévu, on ne sait. L'infortuné amoureux nous confie alors : « *Avec mon bouquet d' fleurs, j'avais l'air d'un con* » (« Marinette »).

Dans le duo galant, la femme est volontiers critiquée. Telle la petite snobinarde frigide qui ignore les efforts louables de son compagnon pour la satisfaire : en fait de volupté « *elle déclame du Claudel* » (« Misogynie à part »). Belle mais ravageuse qui cache sous ses « *avantages* » « *une foison d'oursins* » (« Méchante avec de jolis seins »), elle peut être malfaisante gratuitement pour peu qu'elle occupe une fonction d'autorité. Ainsi, dans « La Route aux quatre chansons », la fille du geôlier, loin de consoler le prisonnier, lui dit sans détour :

*On dit que vous serez pendu
Aux matines sonnantes
Et j'en suis bien contente !*

Bien d'autres défauts encore. C'est une souillon désagréable, aussi son époux s'adonne-t-il à la pêche (« Le Pêcheur ») :

*Un truc, un moyen plausible
De fuir un peu son chez soi
Où sévit la plus nuisible
Des maritornes qui soient*

Elle est vite consolée de la mort de son mari, même si, remplie de talents, en comédienne accomplie, elle feint le contraire (« Corne d'Aurochs ») :

*Alors sa veuve en gémissant,
Coucha-z-avec son remplaçant*

ou qu'elle vante ses appas en pleine veillée funèbre (« La Fessée ») :

Avez-vous remarqué que j'avais un beau cul?

À cet égard, il ne faut nourrir aucune illusion sur la sincérité des pleurs (« Le Testament ») :

*Dieu veuill' que ma veuve s'alarme
En enterrant son compagnon,
Et qu' pour lui fair' verser des larmes
Il n'y ait pas besoin d'oignon*

C'est une rouée qui feint la pudeur (« Histoire de faussaire ») :

*Elle a dit, mais ce n'était pas
Sûr, tu es mon premier faux pas*

C'est une coquette qui se cache derrière une fausse somnolence lorsqu'elle fait semblant « *D'être la Belle au Bois dormant* » (« À l'ombre du cœur de ma mie »), qui joue les effarouchées avant de s'attendrir, de se livrer. Dans « Je suis un voyou », elle joue la surprise mais se laisse embrasser : « *Les fill's c'est comme ça* » ; dans « Comme une sœur », elle rabroue l'amoureux en lui « *tenant le bec dans l'eau* » avant de le bécoter à qui mieux mieux ; dans « Clairette et la fourmi », elle gifle le pastoureau pour mieux lui remettre ensuite « *les clés de ses beautés secrètes* ». Mais aussi, comble de la duplicité,

elle peut simuler la douceur pour mieux séduire avant de révéler sa vraie nature le moment venu : c'est une « *fine mouche* » (« Je me suis fait tout petit ») :

*Qui a des dents de lait quand elle sourit,
Quand elle chante,
Et des dents de loup quand elle est furi',
Qu'elle est méchante*

Plus aucun velours, rien que des griffes par contre, lorsque la dame exerce une véritable tyrannie sur son partenaire, lequel préfère satisfaire ses caprices, à l'image de ses compagnons d'infortune (« Les Casseuses ») :

*Si tout le monde en ma maison
Reste au lit plus que de raison,
C'est pas qu'on soit lubriqu's, c'est qu'il
Y a guère que là qu'on est tranquilles*

quand il n'envisage pas l'issue fatale (« La Nymphomane ») :

*Certains à coups de dents creusent leur sépulture,
Les joies charnell's me perdent,
Moi j'use d'un outil de tout autre nature,
Les joies charnell's m'emmerdent*

Et fureur mistigricide des femmes coalisées pour cause de jalousie à l'égard d'une gentille bergère, la « Brave Margot » : elles « *accumulèrent la rancune patiemment et farouches elles immolèrent le chaton* ».

Pas de compassion pour la tricheuse, celle qui se vautre dans la vénalité, recourt au travail au noir et instaure sans scrupule une rivalité déplorable à l'encontre des professionnelles patentées (« Concurrence déloyale ») :

*De la bouche au pauvre tapin
Elles retirent le morceau de pain*

Ni pour celle qui sèche ses pleurs à la vue d'espèces sonnantes et trébuchantes comme la Marjolaine de « La Route aux quatre chansons » :

*Et si tu me pay's un bon prix,
Aux anges je t'emmène*

Plus généralement, aucune indulgence pour celle sans faiblesse qui ne se donne que contre paiement (« Grand-père ») :

Chez la belle Suzon, pas d'argent, pas de cuisse

Peu de considération pour la femme qui sacrifie sa jeunesse, son bonheur, sa liberté à la situation sociale, au bien-être, à la sécurité (« Le Père Noël et la Petite Fille ») :

*Et qu'au-dehors il pleuve, il vente,
Le mauvais temps n'est plus ton lot,
Le joli temps des coudées franches
On a mis les mains sur tes hanches*

Non plus que pour l'oublieuse des « Ricochets » :

*Ell' me fit faux bond
Pour un vieux barbon,
La petite ingrante*